VIE
DE
AMOISELLE
LIZABETH
ANQVET

Michel Dubos

te Femme en Dieu seul fondant tout son merite,
re au milieu du monde eut vn coeur humble & for
Son illustre vie est digne apres sa mort
e la vierge l'admire, & la femme l'imite.

LA VIE
DE DAMOISELLE
ELIZABETH
RANQVET.

A PARIS,
hez Charles Savreux, Libraire & Relieur
du Chapitre de l'Eglise de Paris, au
Parvis Nostre-Dame, aux
trois Vertus.

M. DC. LV.
Avec Approbation & Privilege.

ADVERTISSEMENT.

MON CHER LECTEVR,

Celuy qui a fait ce petit discours, ne vous met pas icy vn aduertissement pour rechercher vostre approbation, il reconnoist qu'il ne la merite point, & sera tres-content de subir vostre

censure, pourueu que Dieu en soit glorifié. Ce n'est pas aussi pour vous faire des excuses, de ce qu'il ne dit rien en general pour vostre instruction, qu'il n'ait extraict presque mot à mot des ouurages des Saints; parce qu'il a si mauuaise opinion de luy-mesme, qu'il n'oseroit mettre au iour aucune production de son esprit; outre que les paro-

les de ces Saints rẽplis de l'eſprit de Dieu, ſont plus efficaces que les ſiennes, pour imprimer sõ amour & ſa crainte dans voſtre ame. Il s'eſt proposé premierement, voyant que les hommes viuent dans vn profond aſſoupiſſement, au milieu du peril & de la tempeſte, de les réueiller par l'exemple d'vne vertueuſe femme, qui a éclairé comme vne

viue lumiere, dans les tenebres de ce siecle corrompu. Secondement, il a crû qu'il ne vous deuoit pas laisser entrer dans la lecture de ce Liuret, sans vous saluër comme son frere en IESVS-CHRIST, *& sans vous supplier de prier Dieu pour luy. Voyla son dessein, Dieu y donnera sa benediction s'il luy plaist.*

APPROBATIONS.

NOvs soubsignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, n'ayant trouué dans cette Vie, *de Damoiselle Elizabeth Ranquet* que des maximes tres-salutaires, & des actions tres-loüables de la pieté Chrestienne, l'auons iugé digne d'estre communiquée au public, pour seruir d'instruction & d'exemple à plusieurs personnes, particulierement à celles qui sont engagées dans le Mariage Fait en Sorbonne ce 19. iour de Mars 1655.

I. PEROV. N. MANESSIER.

AVTRE.

NOvs soubsignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, Certifions auoir leu vn Liure qui a pour titre *la Vie de Damoiselle Elizabeth Ranquet*, dans lequel nous n'auons rien trouué qui soit contraire à la Foy Catholique Apostolique & Romaine, ny aux bonnes mœurs. Fait à Paris ce 3. May 1655.

GVYART. N. DAVOLLE'.

I. HENAVLT.

SVR LA MORT
DE DAMOISELLE
ELIZABETH RANQVET,
femme de Nicolas du Chevreul,
Escuyer sieur d'Esturville,

EPITAPHE.

NE verse point de pleurs sur cette sepulture,
Passant, ce lit funebre est vn lit precieux,
Où gist d'vn corps tout pur la cendre toute pure,
Mais le zele du cœur vit encore en ces lieux.
Auant que de payer les droits à la Nature,
Son ame s'esleuant au delà de ses yeux.

Auoit au Createur vny la creature,
Et marchant ſur la terre elle eſtoit
dans les Cieux.
Les pauures bien mieux qu'elle
ont ſenty ſa richeſſe,
L'humilité, la peine eſtoit ſon alle-
greſſe,
Et ſon dernier ſoupir fut vn ſonpir
d'amour.
Paſſant, qu'à ſon exemple vn beau
feu te tranſporte,
Et loin de la pleurer d'auoir perdu
le iour,
Croy qu'on ne meurt iamais quand
on meurt de la ſorte.

CORNEILLE.

SVR LA MESME.

Sonnet

NOn, non, la pieté n'eſt pas du tout eſteinte
Dans la corruption de ce temps vicieux,
Aux cœurs des gens de bien l'amour diuine empreinte,
Produit ſouuent encor des fruits dignes des Cieux.
La deuote Ranquet de cette flame atteinte,
N'eut ſoin que d'eſleuer de ces fruits precieux,
Et le ſuccés eſt tel de ſa culture ſainte,
Que Dieu meſme s'en rend le payement glorieux.
Certes la charité que la foy vine anime,

Acquiſt à ſon merite vn degré ſi
ſublime,
Qu'elle eſt apparemment iointe aux
celeſtes chœurs.
Et mourant dans l'eſtime où ſa
vertu l'a miſe,
Vn vaſe de parfums qui ſur du feu
ſe briſe,
N'eſpanche point en l'air de ſi dou-
ces odeurs.

DE LA LVZERNE.

AVTRE EPITAPHE
Sur la meſme.

Paſſant, celle qui giſt en ce funeſte lieu
Te doit ſeruir d'exemple à reuerer ton Dieu,
Elle qui fuſt iadis vn temple de ſageſſe,
Elle qui miſt en Dieu toute ſon allegreſſe,
Qui conſuma ſon corps par ſon auſterité,
Qui captiua ſa chair par ſon humilité,
Qui meſme dans ſon mal touſiours ferme & zelée,
Rendit grace à ſon Dieu de ſe voir affligée.
Car ſes rudes tourmens qui la faiſoient ſouffrir
N'arracherent iamais de ſon cœur vn ſoûpir;
Et ne quitta iamais ſon precieux cilice
Qu'elle n'en euſt receu la fin de ſon ſuplice.
Enfin ſon pur eſprit pour quitter ſa priſon
Vola de ſon couchant deuers ſon horizon;
Ainſi ce nouuel aſtre augmenta ſa lumiere,
Ne nous laiſſant qu'vn corps dans cette triſte biere.
Paſſant, que ſes vertus t'arreſtent vn moment,
Puize dans ſon tombeau ſon pieux mouuement,
Et conſidere enfin que ce qui meurt comme elle,
Ne meurt que pour reprend[illegible]ie immortelle;

LA

VIE DE DAMOISELLE ELIZABETH RANQVET.

De sa Maison & de sa Naissance. De son Enfance & de sa Ieunesse jusques à son Mariage.

LA plus illustre naissance des hommes est tousiours criminelle, & les parens qui communiquent la vie

aux enfans, leur communiquent en meſme temps le peché. C'eſt pourquoy le Chriſtianiſme ne reconnoiſt point d'autres nobles, que ceux qui ſurpaſſent les autres en charité. Cela m'oblige à ne perdre pas icy le temps, comme la pluſpart de ceux qui eſcriuent des Eloges, à faire la Genealogie de Damoiſelle Elizabeth Ranquet. Ie paſſeray tout ce qui pourroit plutoſt ſatisfaire la curioſité du Lecteur, que de contribuer à ſon inſtruction, & ne m'arreſteray qu'à ce qui me ſemblera fauorable à mon deſſein, qui n'eſt autre que de propoſer le tableau

e cette vie à toutes les per-
nnes pieuſes, afin qu'elles
eignent tous les iours quel-
ues traits de cét original
ans le fond de leur ame.
e ſuys les veſtiges de Moï-
e, à qui Dieu commanda
utrefois de baſtir le deuant
e l'Autel du Tabernacle
le miroirs, afin que ceux
ui approcheroient de ces
nyſteres, pûſſent ſe voir &
econnoiſtre leurs deffauts.
A ſon imitation ie mets vn
eau miroir deuant les yeux
les femmes Chreſtiennes,
lans lequel elles pourront
econnoiſtre leur beauté ou
eur laideur, par la comparai-
on qu'elles feront de leur

vie auec celle-cy. Si ie la loüe en diuers lieux, la pieté Chrétienne me l'ordonne, & veut qu'on donne cette recompenſe à la vertu de ceux qui nous ont precedé. Car ſi l'antiquité a baſty des temples à la vertu, ce n'a pas eſté ſeulement pour inciter les hommes à la ſuiure, mais auſſi afin qu'elle receût d'eux les hommages & les honneurs qui luy ſont deûs.

Elle nâquit en la ville de Paris, en la ruë ſaint Honoré, l'an 1618. la veille du iour ſaint Iean Baptiſte, enuiron l'heure qu'on allumoit les feux, par leſquels l'Egliſe a couſtume

tous les ans de teſmoigner ſa ioye en la naiſſance du Precurſeur du Sauueur. Le feu qui dans l'Egliſe eſt le Symbole de la charité & des lumieres du ſaint Eſprit, fut vn preſage qu'elle reluiroit vn iour en grande ſainteté. Elle eut pour pere noble homme Pierre Ranquet, & pour mere honorable femme Marguerite Loret, perſonnes d'vne probité ſinguliere, qui l'eſleuerent comme tous leurs autres enfans, dans la crainte de Dieu.

Madame de Mercœur, la plus vertueuſe Princeſſe de ſon temps, aymoit ſinguliérement cette famille, à cau-

ſe qu'elle viuoit dans la pieté & dans l'innocence; qu'elle craignoit Dieu, & éuitoit ſoigneuſement toutes les occaſions de l'offencer. Elle deſira que ſon petit-fils Monſeigneur de Mercœur, & ſa petite-fille Madamoiſelle de Vandoſme, donnaſſent le nom à noſtre Sainte, & fuſſent ſa langue pour profeſſer la foy pour elle dans le Temple du Seigneur : elle voulut par ſa preſence meſme eſtre caution à Dieu, qu'ils s'acquitteroient auec ſoin, de l'obligation ſi peu connuë & ſi negligée en ce temps, que les Parrains s'impoſent, de faire inſtruire à la

foy & aux bonnes mœurs, les enfans qu'ils preſentent à l'Egliſe. Ils portent pour cela toute leur vie le nom de Comperes *(Compatres)* ou de leurs Peres Spirituels, comme ceux qui leur ont donné la vie portent celuy de leurs Peres charnels.

Il n'y a rien de plus déplorable dans la corruption du ſiecle, que la maniere dont on eſleue les enfans. Apres les auoir conſacrez à IESVS-CHRIST dans le Bapteſme, apres les auoir fait renoncer au Monde & au Demon, on n'a point de ſoin de les inſtruire des choſes de Dieu, ny de leur inſpirer ſa crain-

te dés leurs plus tendres an
nées ; les parents communé
ment les aiment d'vn amou
tout charnel, comme les he
ritiers de leur fortune, ils le
flattent, & leur ſouffrẽt tou
par vne fauſſe tendreſſe, &
la pluſpart des enfans peu
uent dire en ce temps, com
me ces autres dans ſaint Cy
prien, *Parentes ſenſimus par
ricidas*, nos Peres ont eſt
nos meurtriers. Cette édu
cation molle & effeminée
leur fait perdre toute la vi
gueur, & du corps & de l'e
ſprit. Les gens du ſiecle n
comprennent point d'ordi
naire cette verité, & ſont ha
biles en toute autre choſe

qu'en ce qui regarde leur ſalut, & celuy de leurs enfans.

Madame de Mercœur n'étoit pas de ce nombre, & quoy qu'elle euſt tout ſujet de ſe confier à la vertu du Pere & de la Mere de la Filleule de ſes enfans, elle ne laiſſa pas d'en prendre elle meſme vn ſoin tout particulier. Auſſi-toſt que ſon âge fut capable d'inſtruction, elle eut le ſoin & la bonté de la faire venir tous les matins chez elle pour luy apprendre à prier Dieu; où, entr'autres choſes, elle luy apprenoit à renouueler fort ſouuent les vœux qu'elle auoit faits

dans ſon Bapteſme, de fuir la vanité, de renoncer aux œuures de l'eſprit de tenebres, & d'embraſſer la ſimplicité, l'humilité, l'obeïſſance, & toutes les vertus Chreſtiennes qui ſont oppoſées au monde & à ſes pompes. Cét enfant reïteroit cette nouuelle profeſſion de la vie chreſtienne, auec tant d'innocence & de reſpect aux myſteres ſacrez de noſtre foy, que cette ſage & preuoyante Princeſſe en fit vn prejugé merueilleux.

Ie n'adjouſte pas volontiers foy à ces ſciences incertaines, qui nous veulent perſuader que le moment de la

naiſſance d'vn enfant, ou que les traits de ſon viſage, montrent neceſſairement ſa bonne ou mauuaiſe fortune, & ſes inclinations vertueuſes ou vicieuſes; mais il faut pourtant aduoüer que ces choſes en ont eſté ſouuent les ſignes & les preſages, & que l'antiquité ne s'eſt pas touſiours trompée dans l'obſeruation qu'elle en a faite, & dans le iugement qu'elle a porté des biens & des maux qui deuoient en arriuer en ſuite. Saint Gregoire le Theologien conſiderant vn iour Iulien l'Apoſtat eſcolier à Athenes, iugea par ſes yeux enfoncez, &

qui luy rouloient en la teſte, qu'il ſeroit tres-déreglé, & qu'il feroit vn iour beaucoup de mal à l'Egliſe. Saint Ambroiſe obſeruant la démarche de deux Chreſtiens, predit qu'ils renonceroient vn iour à la foy, comme ils firent. Et Tiburtius ayant examiné de prés les paroles & les actions d'vn certain Torquat qui contrefaiſoit le Chreſtien, ſouſtint deuant le Prefet Fabius qu'il ne l'eſtoit point, ce qui ſe trouua veritable. Madame de Mercœur par vne obſeruation toute contraire à celle de ces Saints, iugea & repeta ſouuent, que Dieu eſtabli-

oit fortement ſa grace dans
ame de cette petite fille, &
u'elle ſeroit vn iour vne
rillante eſtoile dans le Ciel.
'eſt pour cela qu'elle deſira
ort qu'elle embraſſaſt la vie
eligieuſe, & demanda ſou-
ent à Dieu qu'il luy en in-
piraſt la volonté. Elle luy re-
int meſme vne place dans le
Monaſtere des Filles de la
aſſion, qu'elle faiſoit baſtir
ſes deſpens; mais la mort la
reuint: ce qui n'empeſcha
oint qu'elle ne laiſſaſt vn
rand teſmoignage de l'eſti-
ne qu'elle faiſoit de la famil-
e de noſtre petite ſainte, dõ-
ant à ſes parens dix mil écus
parſon teſtament. Si elle

n'entra point dans ce Monaſtere, c'eſt que la Prouidence Diuine en ordõna autrement & que ſon Pere la iugea d'vn temperamment trop delicat, pour ſupporter les auſteritez des Filles de la Paſſion.

Son enfance a eu cet auantatage qu'elle a eſté exempte des deffauts & des imperfections, dont cét âge eſt ordinairement attaqué. Et ſes mœurs ont eſté ſi bien reglées qu'il n'y parroiſſoit rien du rauage que le peché a fait dans toutes les parties de noſtre corps, & de noſtre ame par la chûte du premier homme. Le ſaint Eſprit

ii la deſtinoit à de grandes
ioſes, auançoit tellement
raiſon au delà de ſon âge,
combloit ſon enfance de
nt de benedictions & de
:rtus, que chacun iugeoit
r de ſi beaux & de ſi grands
mmencemens, qu'elle ſe-
it vn iour dans l'Egliſe, vn
and exemple de ſainteté
de vertu. Comme la ſplen-
ur du Soleil croiſt touſ-
urs iuſques à ce qu'il ſoit
ſon midy; de meſme à me-
re que ce bel aſtre croiſ-
it en âge, il s'auançoit auſſi
e meſme dans les lumieres
e la vertu. Elle auoit du
épris pour tout ce que les
lles de ſon âge eſtimoient

le plus. Iamais elle ne priſ
plaiſir, ny dans l'éclat de
pierreries, ny dans la muſi
que la plus agreable ; Iamai
les beaux habits, les bals, n
les dances, & toutes les au
tres delices des ieunes filles
n'affoiblirent & n'amoliren
ſon eſprit ; Iamais la prier
de ſes proches & de ſes voi
ſins, qui l'incitoient à ſe di
uertir dans leurs aſſemblées
ne pûrent luy faire change
la reſolution qu'elle auoi
priſe de fermer ſon ame &
tous ſes ſens, à ces objets &
à ces amuſemens du monde
Et pendant que toute la fa
mille eſtoit dans les diuertiſ
ſemens de nopces & autre
paſſe

aſſe-temps, elle demeuroit nfermée à la maiſon, s'en-retenant en ſecret auec le eleſte Eſpoux de ſon ame, uquel elle diſoit ces belles aroles de l'Eſpouſe dans le Cantique : *Mon bien-aimé eſt out à moy, & moy toute à luy.*

Si neantmoins quelque-ois par la neceſſité du com-nerce du monde, elle ſe rouuoit engagée en des en-retiens, ou en des conuerſa-ions inutiles qu'elle ne pou-oit éuiter, elle ſe recueil-oit en elle-meſme, ſoûpi-ant dans ſon cœur, n'oſant eſmoigner exterieurement ſon deſplaiſir par reſpect, à cauſe de la condition des

perſonnes, ou pour d'autres raiſons ; car elle ne trauailloit pas moins à empeſcher que ſes bonnes actions ne fuſſent connuës, qu'à les faire. Son Pere veuf, qui auoit marié ſes deux autres filles, & qui faiſoit inſtruire ſes fils au College, luy ayant donné la conduite de ſa maiſon, elle s'en acquita auec toute l'adreſſe & la prudence qu'on auroit pû attendre d'vne ancienne & experimentée mere de famille. Elle ne ſortoit preſque point de la maiſon, ſi ce n'eſtoit pour aller à l'Egliſe de ſaint Roch ſa Parroiſſe, ou à quelques maiſons Religieuſes du Fauxbourg.

La grande modeſtie qu'on remarquoit en ſes actions & en ſes habits, faiſoit croire à la pluſpart de ceux qui la connoiſſoient, qu'elle ſe deſtinoit plutoſt à la religion qu'au mariage : mais Dieu en diſpoſa autrement, pour l'édification de tout vn païs, qui a eſté parfumé de la bonne odeur de ſes vertus, qui les admire, qui les publie, & taſche de les imiter tous les iours.

SON MARIAGE.

LA vertu la plus ſecrette jette des lumieres ſi éclatantes, qu'elle ne peut long-temps demeurer inconnuë. Noſtre ieune fille qui penſoit eſtre cachée, & qui ne s'eſtudioit qu'à plaire aux yeux de Dieu qui voyoit ſon cœur, eſtoit l'admiration de tout le voiſinage. Ses ſainctes inclinations enleuerent le cœur de Nicolas du Chevreul Sieur d'Eſturuille, qui demeurant auprés de la maiſon de ſon pere, n'auoit pû

gnorer les rares & eſtima-
bles qualités de cette fille :
Cét homme inſtruit dans les
verités de noſtre foy, ſçauoit
quelles doiuẽt eſtre les qua-
lités d'vne femme chreſtien-
ne. Il n'ignoroit pas que le
mariage repreſente l'allian-
ce de IESVS-CHRIST auec
l'Egliſe, & que ſi d'vne part,
la femme doit eſtre ſujette
au mary, il doit de l'autre la
regarder comme vn autre
luy-meſme, & l'aimer auſſi
ſaintement & ardemment,
que IESVS-CHRIST a aimé
ſon Egliſe. Il ſçauoit com-
bien il eſt difficile qu'vn ma-
ry demeure dans les liens
d'vne obligation ſi eſtroitte,

s'il n'y eſt arreſté par la ſageſſe & par la vertu de ſa femme. De plus, il ſçauoit que c'eſt au mary en qualité de chef, de procurer à ſa femme les perfections qui luy manquent, c'eſt à dire qu'il eſt obligé de la rendre humble ſi elle eſt vaine ; diſcrette, ſi elle eſt imprudéte ; ſoigneuſe de ſon ſalut, ſi elle en eſt negligente ; & que c'eſt à luy de changer & de reformer les défauts de ſon eſprit, pluſtoſt que ceux de ſon corps. Il eſtoit du nombre de ceux qui admiroient ſouuent la modeſtie de cette ieune fille ; il ne douta point qu'elle ne fuſt ſelon le

œur de Dieu, & telle qu'il
eroit obligé de la luy de-
nander, ſi elle n'euſt déja
ſté ornée de toutes ces ra-
es vertus, & de ces belles &
xcellentes perfections qu'il
remarquoit. Il fait donc
leſſein de la rechercher, &
our ne point faillir au com-
nencement d'vne action ſi
mportante pour le ſalut, il
'éleua à Dieu par la priere,
our l'obtenir de luy. En ſui-
e, il la fit demander à ſon
pere en mariage. Comme
l eſtoit conſiderable par ſa
naiſſance & pour ſon merite,
il l'obtint aiſémẽt, quoy que
pluſieurs autres ſe fuſſent dé-
ja engagez à la rechercher.

Preſque auſſi-toſt qu'ils furent fiancez, il fut attaqué d'vne violente fiévre continuë, dont il penſa mourir. Pendant qu'on deſeſpere de ſa gueriſon, elle obtient la permiſſion de ſon pere, d'entrer dans vn Conuent pour paſſer le reſte de ſa vie en penitence auec plus de repos, en cas qu'il vint à mourir: mais Dieu luy rendit la ſanté, & le mariage s'acheua. Il fut heureux, parce qu'il s'eſtoit fait auec plus de raiſon que de paſſion, & parce qu'ils contribuoient tous deux à cette bonne intelligence qui fait la felicité du mariage. Cela parut deux ou

trois

trois mois aprés, lors que le mary retomba dans vne autre maladie, & qu'il fut obligé par le conseil des Medecins ses amis, de reprendre l'air natal. Il ne se vid iamais alors vn si grand combat d'amitié; le mary craignoit d'attrister sa nouuelle espouse par vne separation si peu attenduë; & d'ailleurs, il ne vouloit pas luy imposer aucune necessité de le suiure. Mais il n'eut pas la peine qu'il s'estoit imaginé. Car cette ame toute à Dieu, reçoit cette nouuelle comme vne loy qui luy est imposée de la part de son Seigneur, & adore sa resolution com-

me vn decret de la Prouidence Diuine. Elle le conjure de trouuer bon qu'elle ne l'abandonne point, puis qu'ils ſe ſont donnez la foy l'vn à l'autre de s'entr'aſſiſter dans leurs infirmitez, & luy proteſte qu'elle l'accompagnera tres-volontiers iuſqu'à l'extremité du monde, s'il en eſt beſoin pour recouurer ſa ſanté. Mais c'eſt arracher l'ame du Pere, & le priuer de toute ſa conſolation, que de luy enleuer cette chere fille. Il oppoſe au deſſein de ce voyage ſes raiſons & ſon authorité, il y employe meſme les prieres & les larmes, & il excite dans

ame de ſa fille vne inno-
ente guerre de la pieté &
e la nature, contre le de-
oir coniugal & l'amitié.
Quel moyen de ſatisfaire à
outes ces choſes ? elle ſe
ette aux pieds de ſon Pere,
lle luy embraſſe les genoux,
z luy repreſente qu'il n'y
uoit que huit à neuf mois
u'il luy recommanda pre-
iſément d'obeïr en toutes
hoſes à ſon mary ; qu'elle
'auoit promis à Dieu dans
on Egliſe, en preſence de
ous leurs parẽs & amis ; que
'eſtoit vn vœu indiſpenſa-
le, que Dieu luy comman-
loit de quitter toutes choſes
our s'attacher à ſon eſpoux ;

qu'elle le conjuroit dõc de
ne trouuer point mauuais, ſ
elle ne pouuoit conſentir à
l'abandonner. Le Pere tou-
ché des larmes & des raiſon
de ſa fille, prefera la loy d
Dieu à ſes tendreſſes & à ſe
ſentimens, & luy donna ſ
benediction en pleurant, &
la loüant d'eſtre fidelle dan
les promeſſes qu'elle auoi
faites à Dieu & à ſon eſ
poux, la congedia.

Ils ſe mettent en chemin
& arriuent au bout de quel
ques iours ſur le bord d'v
traject d'eaux large de pré
de deux lieuës, que ceux d
païs appellent le Vé. Ce paſ
ſage dangereux à cauſe de

ables mouuans & du reflux
e la mer, les mit dans vn
rand peril de leur vie. La
itiere qui portoit cette ieu-
ne femme, à cauſe qu'elle
ſtoit groſſe, fut incontinent
emplie d'eau, & fort agitée
les ondes. Le mary s'appro-
cha d'elle pour l'aſſeurer dãs
ce peril : mais elle luy reſ-
pondit ſans emotion, que
Dieu eſtoit le maiſtre de
noſtre vie, & ſur la terre &
ſur les eaux, & que ceux qui
adoroient auec reuerence &
humilité ſes ſacrez deſſeins,
ne craignoient point l'inſta-
bilité de la mer. Ils paſſent
enfin, & arriuerent toſt aprés
au païs de ſon mary. Elle ou-

blie auſſitoſt toutes les beautez, & tous les plaiſirs de la delicieuſe Ville de Paris, & s'employe aux affaires de la campagne, comme ſi elle euſt eſté nourrie dans vn village.

Il eſt vray que Dieu luy donna vne conſolation qui n'eſt pas commune dans le ſiecle où nous viuons. Elle trouua vne belle-mere la plus charitable, & vne des plus intelligentes veuues de ſon temps. Elle auoit nourry neuf enfans de ſon propre laict, & les auoit éleuez auec des ſoins incroyables. Cette ſage veuue, du nombre, en verité, de celles que ſaint

Paul appelle vrayment veues, eſtoit vne chaſte colombe qui paſſoit ſa vie dans le gemiſſement, & qui ayant perdu la moitié d'elle meſme dés l'âge de trente-deux ans, ſans auoir voulu oüyr parler de ſecondes nopces, eſtoit à moitié deſtachée du monde. C'eſtoit vne ame ſainte, qui auoit partagé ſes affections entre Dieu & ſes enfans, qui auoit rendu ſon deuoir à Dieu comme à ſon eſpoux, & qui auoit procuré le bien de ſes enfans comme à vne partie d'elle-meſme. Eſtant pour lors fort âgée, & les voyant grands & eſleuez dans le monde, elle auoit

donné tous ſes ſoins à IESVS-CHRIST, elle paſſoit les iours dans le Temple, y faiſoit de continuelles prieres, & y offroit à Dieu, comme Iob, tous les iours des ſacrifices pour la ſanctification & pour le ſalut de ſes enfans, diſant, comme luy, qu'il pourroit eſtre qu'ils l'auroient offencé, ou par negligence, ou pour eſtre trop attẽtifs aux plaiſirs de la ieuneſſe, ou pour auoir conceu de mauuaiſes penſées. C'eſt vn témoignage de verité que ie rends à l'vne des plus pieuſes, & des plus chrétiennes femmes qui ayent veſcu dans nos iours. Ce fut la grace que Dieu fit à noſtre ieune

nariée, de luy donner vne Belle-mere ſi remplie de vertu & de charité, & qui prit d'abord vn ſoin merueilleux d'elle, à cauſe qu'elle eſtoit groſſe. Il ne ſe vid iamais vne ſi parfaite vnion; la fille luy rendoit vne tres-reſpectueuſe obeïſſance, & la mere vouloit pluſtoſt dépendre de la ſageſſe & de la vertu de ſa bru, qu' exercer aucune autorité ſur elle.

L'homme ne paroiſt point au iour ſans eſbranler ſa premiere maiſon, & ſans la mettre en danger de ſon entiere ruïne. L'enfantement eſt vn petit miracle, qui donne de l'eſtonnement à tous ceux

qui le conſiderent; & à cel-
les qui le ſouffrent, des pei
nes qu'elles n'expriment que
par les efforts & les extraor-
dinaires ſecouſſes de tout le
corps, & par les cris eſpou-
uentables qu'elles pouſſent
dans la vehemence de leurs
douleurs. L'Ecriture Sainte
les iuge ſi exceſſiues, qu'elle
les propoſe en comparaiſon,
& pour exemple de tout ce
que l'on ſe peut imaginer de
plus cruel & de plus terrible.
Cette ieune femme nous
fournit vne preuue certaine
de cette verité. Le temps de
ſon accouchement eſtant ar-
riué, elle fut trauaillée des
plus cruelles douleurs qu'v-

e femme puiſſe ſouffrir. El-
:s furent ſi exceſſiues, que
:s Medecins deſeſpererent
ong-temps de ſon ſalut:
eantmoins, ce qui eſt admi-
able, elle ne fit iamais en-
endre aucunes plaintes, ia-
nais on n'oüit ſortir vne pa-
ole d'impatience de ſa bou-
he. C'eſt qu'elle ſçauoit
ien que la femme pecha la
remiere, & attira ſon mary
lans la participation de ſa
aute; & partant qu'elle doit
ubir auec vne humble crain-
e, la penitence qui luy eſt
mpoſée pour ſon ſalut, d'en-
fanter auec peine & dou-
leur, & cependant ioüir des
eſperances & des conſola-

tions que la parole de Dieu donne aux femmes, qu'elles ſeront ſauuées par la generation des enfans. Elle prioit tout le monde de ne la plaindre point dans ſon mal, mais de prier Dieu que ſon enfant pûſt receuoir le ſaint Bapteſme. Eſtant enfin deliurée elle appella ſon mary, le ſupplia de luy apporter leur commun enfant, & que d'vne vnion de cœur & d'eſprit, ils l'offriſſent enſemble à Dieu, & qu'auſſi-toſt il fuſt baptiſé : Ce qui fut fait à l'heure meſme. Elle le voulut abſolument nourrir, allegant que ſa belle-mere, âgée de plus de ſoixante &

quinze ans, saine & vigoureuse, & sur laquelle Dieu verſoit visiblement ſes benedictions, en auoit nourry neuf. Le mary s'y oppoſa, parce qu'elle eſtoit fort ieune, & parce qu'eſtant d'vn temperament fort delicat, il craignoit, que ſon enfant ne luy tiraſt autant de ſang que de laict. Mais c'eſtoit luy arracher les entrailles, que de luy arracher ſon cher enfant, elle ne pût ſouffrir qu'vn autre partageaſt auec elle cette benediction de ſon mariage. Cette dureté, dit-elle, eſt bonne aux maraſtres, & à celles qui ſouffrent mille douleurs pour faire tarir le laict

que Dieu leur a mis dans les mammelles, afin d'en nourrir leurs enfans. Cette moleſſe eſt vne eſpece d'inhumanité qui attire la malediction de Dieu, & ſur la mere & ſur les enfans, dont elle ne veut point eſtre coupable. Enfin elle le nourrit, & deux filles que Dieu leur donna dans la ſuitte de leur mariage.

COMMENT ELLE passoit ses iours.

IL SEMBLE que beaucoup de grãds personnages, & fort éclairés dans les hoſes de Dieu, fondés en uelque façon ſur la parole Diuine, ayent crû qu'il eſtoit npoſſible, qu'vn homme ûſt faire ſon ſalut parmy embarras du monde; qu'il ûſt ioindre le Ciel auec la erre; les actions du corps uec celles de l'eſprit; les mploys de Marthe auec eux de Marie. C'eſt pour-

quoy ils ont cherché le re-
pos de la ſolitude dans le
deſerts, & ſe ſont ſeparé
des autres hommes, pou
vaquer à la contemplatio
auec plus de liberté, & pou
ſe deſpoüiller en quelqu
ſorte d'eux-meſmes, apré
s'eſtre défaits des autres. C
n'eſt pas neantmoins vn
choſe impoſſible, mais il fau
aduoüer qu'elle eſt tres-dif-
ficile ; Ce qui a fait dire à
l'Apoſtre, que le mariag
traiſne auec ſoy de grande
inquietudes, parce qu'il fau
que l'homme marié ſe par-
tage & ſe diuiſe, & qu'il va-
que à des ſoins tous contrai-
res. En qualité de Chreſtien
il

il faut qu'il ſonge aux affaires de l'Eternité, en qualité d'Eſpoux, à celles du monde; par ce moyen il deuient ſeruiteur de deux maiſtres qui le tirent de diuers coſtés, l'vn vers le Ciel, l'autre vers la terre. L'ame comme fidelle, veut s'éleuer à Dieu dont elle eſt ſortie, le corps l'abbaiſſe vers la femme à laquelle il eſt obligé, & vers la terre dont il eſt formé. En vn mot, ces ſortes de gens ſouffrent toutes les tribulations de la chair. *Tribulationem carnis habebunt eiuſmodi.*

Il faut demeurer d'accord, que noſtre Elizabeth auoit ſaintement allié ces deux

employs ; elle auoit vn ſoin merueilleux de ſa famille, & de ſon ſalut tout enſemble: elle eſtoit long-temps dans la Maiſon de Dieu, ſans qu'il y euſt aucun deſordre dans la ſienne : elle rendoit des deuoirs extraordinaires à ſon mary, dans lequel elle regardoit IESVS-CHRIST, & eſtudioit ſes inclinations pour s'y accommoder ; elle éleuoit ſes filles auec vn ſoin incroyable ; elle auoit de la tendreſſe pour elles : mais ſans leur eſtre trop indulgente : elle les aimoit, mais elle ne les flatoit point ; elle leur donnoit leurs beſoins, mais elle ne leur pardonnoit

aucunes fautes. Sa conduite eſtoit meſlée d'affection & de prudence, elle leur recommandoit la modeſtie & la netteté ; mais elle leur defendoit la vanité. Auſſi ne vid-on iamais de luxe dans leurs habits, iamais d'affeteries dans leurs paroles, ny de déreglement dans leurs actions. Elle les menoit pluſieurs fois le iour à l'Egliſe, pour y prier Dieu auec elle. Heureuſe en ce que leurs bonnes inclinations eſtoient preuenuës de tant de graces, qu'elles ſuiuoient ſans peine les bons aduis, & les beaux exemples d'vne ſi ſage & ſi vertueuſe mere.

Ses ſoins paſſoient en ſuitte aux domeſtiques. Elle les traitoit humainement, les aſſiſtoit dans leurs beſoins, & les conſoloit dans leurs afflictions. Elle diſoit ſouuent, qu'il falloit exercer la charité enuers tous ceux que Dieu a ſanctifiés par l'infuſion de ſon eſprit, & qui luy appartiennent ; qu'il falloit conſiderer que les ſeruiteurs nous eſtoient eſtroitement cõjoints par l'adoration d'vn meſme Seigneur, par l'vſage de meſmes Sacremens, par leſquels Dieu vient à nous, & par l'oraiſon par laquelle il nous tire à luy. Elle meſloit pourtant la ſeuerité auec

douceur. Elle reprenoit
eurs défauts auec pruden-
e, faisant l'office de mere
& de maistresse tout ensem-
ble. En vn mot, elle se met-
oit en peine de leur salut
comme du sien. Il ne se vid
amais vne maison si bien re-
glée, où la vertu regnast auec
plus de temperament, d'où
e vice fust banny auec plus
de courage, & où la priere se
fist soir & matin auec plus
d'exactitude & de bon exem-
ple. Ces œuures paroissoient
auec tant d'ordre, que per-
sonne ne peut douter de la
solidité de la foy qui les ani-
moit. Elle n'oublioit non
plus les estrangers, comme

nous verrons plus amplement en la ſuitte de ce diſcours.

Il n'appartient qu'aux poiſſons de garder leur douceur dans les eaux ſalées de la mer; qu'aux meres perles d'viure ſans prendre aucune goutte de ſes eaux ameres; qu'aux Pyrauſtes de voler dans les flammes ſans ſe brûler les aiſles; qu'aux ames vigoureuſes & conſtantes, de viure dans l'embarras du monde ſans receuoir l'humeur mondaine. Noſtre Elizabeth y viuoit de la ſorte. Elle donnoit le temps neceſſaire aux occupations de ſa famille, ſans qu'elles luy

érobaſſent l'occaſion de
rier le Seigneur dans ſon
int Temple. Elle imitoit
olontiers ſainte Elizabeth
lle du Roy de Hongrie,
ont elle auoit appris tres-
oigneuſement la vie. En ef-
et, l'Egliſe nous impoſe les
oms des Saints, afin que
ous ayons toûjours leurs
ertus deuant les yeux, &
ue nous regliõs nos mœurs
ur ces modelles. Comme
ette Princeſſe ſe déroboit
ous les iours de la Cour du
Roy ſon pere pour aller à
l'Egliſe, dont elle baiſoit de-
otement les murailles quãd
elle la trouuoit fermée: De
neſme cette autre Elizabeth

ſortoit tous les iours plu
ſieurs fois ſecrettement de l
maiſon de ſon mary, pou
aller adorer le Dieu viuan
dans le lieu Saint. Comm
cette Sainte ſeparoit toû
jours quelque choſe de ſo
boire & de ſon manger, pou
enuoyer aux miſerables: D
meſme celle-cy retrancho
dans ſa famille tout ce qu
eſtoit de ſuperflu, & ſou
uent quelque choſe du ne
ceſſaire, pour remplir l'ind
gence des neceſſiteux. Com
me cette illuſtre Sainte ſ
mortifioit par les ieuſnes, le
cilices, les veilles & les orai
ſons, & ſacrifioit ſon corp
à Dieu par le trauail & le
ſouf

rances. Cette autre de mes-
me s'imposoit de tres-dures
& tres-seueres penitences,
chastioit son corps en toutes
façons, ieusnoit, veilloit, &
prioit continuellement. En
vn mot, elle pratiquoit le
plus ponctuellement qu'elle
pouuoit, toutes les actions
de cette humble seruante du
Seigneur, dont elle portoit
le nom.

Elle auoit vn mary à ser-
uir, des filles à conduire, des
domestiques à gouuerner, &
pourtant elle trouuoit le loi-
sir de passer les Festes & les
Dimanches six ou sept heu-
res dans l'Eglise: elle enten-
doit la sainte Messe auec

tres-grande deuotion, &
n'apportoit pas moins d
preparation pour assister a
diuin sacrifice, qu'à receuoi
le corps du Sauueur ; parc
qu'elle auoit oüy dire, qu
saint Chrysostome deman
de les mesmes disposition
dans ces deux saintes actiõs
Elle entendoit le Prosne &
toute autre Predication auec
vn respect aussi grand, que s
Dieu eust parlé luy-mesme,
sçachant que les Predica-
teurs sont les interpretes du
Fils de Dieu, & qu'il faut
apprendre ses volontés par
leurs bouches. Elle ne pou-
uoit supporter ceux, qui au
lieu de pleurer leurs pechez,

'amuſent à examiner les penſées, les paroles, les raiſons & la ſuitte du diſcours de ces Anges du Seigneur, ſans en tirer aucun aliment ſpirituel pour nourrir leur ame : elle prioit Dieu qu'il oſtaſt les tayes de deſſus les yeux de ces aueugles qui penſoient voir fort clair; qu'il échaufaſt leur froideur, qu'il grauaſt en leur ame l'horreur de l'amour propre, & l'amour des diuines veritès, afin qu'ils s'humiliaſſent ſous la main de Dieu, & qu'ils beniſſent ſes miſericordes.

Mais ſi elle receuoit la parole de Dieu de la bouche

de ſes Miniſtres, auec tant d
fruit & de ſoumiſſion, aue
quelle humilité & quel a
mour, penſés-vous qu'ell
receuſt IESVS-CHRIS
meſme quand elle commu
nioit ? Le myſtere de l'Aute
eſt vn effet de l'amour infin
de Dieu enuers nous, & du
quel il ne faut s'approche
qu'auec vn humble reſpect
& vne ſainte timidité. Pou
faire voir cette importan
verité vn peu plus au long
il faut remarquer auec ſain
Auguſtin, que le Sauueur v
peu auparauant qu'il s'en al
laſt au Ciel, fut agité d
deux deſirs bien differens, &
que deux amours combat

irent dans ſon ame comme
leux Gladiateurs dans vne
ice ; l'vn le vouloit enleuer
u Ciel, & l'autre le ſollici-
oit de demeurer en la terre;
'vn le tiroit vers ſon pere,&
'autre le retenoit auec ſa
nere ; l'vn l'excitoit à re-
ourner à Dieu, & l'autre à
ne quitter point les hommes
comme il l'auoit promis :
mais la ſçauante bonté de
Dieu, mit d'accord ces deux
diuers mouuemens ; car ce
diuin Fils s'en alla au Ciel
auec la forme humaine dont
il auoit eſté reueſtu ſur la
terre, & demeura auec les
hommes en leur laiſſant ſon
precieux Corps & ſon pre-

cieux Sang, dans le myſte
re de la Sainte Euchariſtie
Mais pourquoy penſez-vou
qu'il ſe ſoit voulu rabaiſſe
de la ſorte ſous les eſpece
du pain & du vin, ce n'eſ
pas ſeulement pour demeu
rer en cét eſtat auec nous, ou
pour nous donner vn témoi
gnage qu'il eſt veritable en
ſes promeſſes. Sa charité paſ
ſe bien outre, c'eſt pour s'v
nir intimement à noſtre ſub
ſtance, & nous ſeruir meſme
d'aliment, ſi bien que Dieu
qui nourrit les plantes viles,
de la pluye & du limon : qui
nourrit les animaux qui ſont
plus nobles, des herbes & des
plãtes plus nobles que l'eau;

qui nourrit l'homme charnel les animaux plus nobles que les plãtes, donne pour nourriture à l'homme fidelle & ſpirituel, le pain du Ciel, le mets des Anges qui eſt Dieu meſme. Son amour extreme ne s'arreſte pas encore-là, il veut que cét aliment diuin change l'homme en Dieu; parce que c'eſt le propre des choſes que nous mangeons, de changer peu à peu noſtre temperament en elles meſmes, & de nous imprimer leurs qualités. C'eſt pourquoy la ſuperbe, l'intemperance, la colere, & tous les vices de celuy qui vſe dignement de ce pain celeſte, doi-

uent estre destruits par l'humilité, la moderation, la douceur, & en vn mot, par toutes ces vertus de IESVS-CHRIST qu'il reçoit. Ce qui est icy remarquable, c'est qu'il semble que Dieu n'a pas fait cecy sans quelque sorte de necessité; parce que nostre ame qui auãt la cheute du premier homme viuoit d'vne vie diuine, & pouuoit ne point mourir, est deuenuë depuis sa desobeïssance infirme, & toûjours sur le penchant de sa ruine, par les diuerses attaques du Demon du Monde & de la Chair, qui minent & qui dissipent toute sa vigueur; & partant,

commenous reparons par le boire & le manger, ce qui s'écoule de noſtre ſubſtance; il faut de meſme vne viande celeſte qui reſtabliſſe la vie diuine, & la conſerue dans l'ame. C'eſt l'effet que produit le pain Euchariſtique, il appaiſe les flammes qui nous deuorent, il calme les orages des paſſions, forme le domicile de la vertu, & remplit de ioye l'ame qui le reçoit dignement ; de ſorte que celle qui n'eſt point plus tranquille, & qui ne ſent point vn ſecret plaiſir dans le cœur aprés l'auoir receu, n'a point, ſans doute, eſté au banquet, à la nopce, & à la

feſte du Ciel. En effet, ſi Stratonicus ayant veu pluſieurs perſonnes boire ſur le bord d'vn puits, iugea par la paſleur de leur viſage que l'eau n'eſtoit pas bonne; On peut faire le meſme iugement de ceux qu'on voit triſtes & chagrins aprés auoir beu de ce Sang, qu'il a eſté pour eux vn poiſon, & non point vn breuuage ſalutaire.

Ces diuines verités font aſſez connoiſtre la miſericorde de Dieu enuers nous, & en quel eſtat il faut approcher de ce myſtere. Le ſaint Eſprit qui les auoit appriſes à noſtre Damoiſelle, luy inſpiroit de le receuoir

auec vne tres-profonde humilité, vne tres-grande pureté de cœur & de corps, & vn entier détachement du monde ; elle auoit appris par la bouche de ſes Paſteurs, ces verités Euangeliques, que les ſuperbes, les voluptueux & les auares, furent bannis du ſouper du Pere de famille, & qu'il mit en leur place, les humbles, les purs, & ceux qui mépriſent la terre ; que IESVS-CHRIST pour expier la ſuperbe, auoit voulu eſtre humilié iuſqu'au neant, & iuſqu'à la mort de la Croix ; que pour eſtancher la ſoif des richeſſes, il auoit voulu eſtre pauure ; que pour

deſtruire les plaiſirs de la ſenſualité, il auoit voulu naiſtre d'vne Vierge, & viure plus purement que les Anges; & que pour ſymboliſer auec l'aliment Euchariſtique, il falloit eſtre humilié comme luy; pauure, au moins d'eſprit, comme luy, & pur comme luy. C'eſt pourquoy elle trembloit quand elle approchoit de ces myſteres redoutables; elle obſeruoit religieuſement vne pratique que ſon Directeur luy auoit enſeignée, qu'il auoit tirée luy-meſme des Liures d'vn Saint tres-éclairé. C'eſt que receuant la Sainte Hoſtie ſur la langue pour ramolir les

eſpeces, elle diſoit, *Mon Dieu ſanctifiés ma langue ;* eſtant deſcenduë dans l'eſtomac, elle diſoit, *Mon Dieu ſanctifiés mon cœur par voſtre diuine preſence, afin que ie ne penſe & ne parle iamais que de vos bontés.* Quittant l'Autel, elle demeuroit toute recueillie, & entroit dans vn ſommeil ſpirituel, attẽdant que Dieu luy parlaſt interieurement, & repetoit ſouuent ces paroles ; *Que ie ſois toute à vous, mon Dieu, comme vous eſtes tout à moy ; Imprimez dans mon cœur voſtre amour, voſtre humilité, voſtre pureté, & la haine du monde ; touchés-le afin qu'il aime ce qu'il n'aimoit pas, & qu'il*

n'aime plus ce qu'il aimoit. En vn mot, elle n'eſtoit pas comme la foule, qui preſſe le Sauueur par curioſité, mais comme la femme trauaillée du flux de ſang, qui le toucha par la foy, & receut gueriſon.

Elle eſtoit extraordinairement recueillie tout ce iour, & l'employoit tout entier en prieres & en bonnes œuures, ſans que la longueur de cét exercice diminuaſt ſa ferueur, ou qu'elle euſt moins de chaleur à la fin de ſes oraiſons, qu'au commencement. Elle liſoit vne partie du iour des Liures Saints, mais en ſorte qu'elle conuer-

tiſſoit ſa lecture en la ſubſtance de ſon ame, qu'elle nourriſſoit de ce ſuc, & de cét aliment ſpirituel. Auſſi, pour parler aprés vn Saint, le plus humble, & le plus ſçauant qui ait paru dans ce ſiecle ; Dieu defendit aux Iuifs de manger des viandes des animaux qui ne ruminoient point ; c'eſt à dire, ſelon ſaint Auguſtin, que ceux qui liſent les choſes ſaintes, vrayes viãdes de l'ame, & qui ne les ruminent point longtemps aprés les auoir leuës, ne ſont pas dignes de paſſer à la ſocieté & communion du Corps du Fils de Dieu, duquel nous ſerons le pain

viuant dans le Ciel. Le miel eſt bon, mais il en faut prendre peu de peur qu'on ne le vomiſſe, dit le Sage. La verité de la parole eſt eſprit & vie: il en faut peu pour nourrir vne ame tout vn iour; mais il faut que cette ame pour en profiter, ſoit auſſi humiliée, que la verité de l'Euangile, & le corps de IESVS-CHRIST ſont humiliés en terre; l'vne ſous la parole la plus ſimple & la plus populaire, qui ſoit iamais ſortie de la bouche d'vn homme ſage; & l'autre ſous les eſpeces du pain & du vin, où IESVS eſt dans vn abaiſſement incomprehenſible.

Elle

lle passoit le reste de la ournée à chercher les veri- ables pauures, & pour es- argner leur confusion, elle reuenoit leurs demandes. ESVS-CHRIST ne luy stoit iamais plus agreable, ue sous la personne de ces iserables, & des malades; es tristes objets qui font aistre l'horreur dans l'ame les femmes delicattes, fai- oit naistre dans la sienne, la ompassion & la charité, & lle croyoit seruir le Mede- in de son ame, quand elle eruoit vn de ces miserables dans lequel IESVS-CHRIST vit, & souffre. Ayant satis- fait à toutes ces obligations

eſtroittement recommandées par ſaint Paul, le ſoir elle s'enfermoit dans ſon cabinet, & là faiſoit la Cour à ſon celeſte Eſpoux, reſpandant ſon cœur auec ſes larmes deuant luy, & cherchant ſa conſolation dans ſes ſoûpirs & dans ſes prieres.

SES AVSTERITEZ.

LE plus grand rauage que le peché ait fait dans la nature de l'homme, c'eſt d'auoir mis le déreiglement dans ſes facultés & dans ſes inclinations, & d'y auoir allumé vn feu qui le conſomme peu à peu. Il eſt bien vray que la concupiſcence n'eſt pas vn peché ; parce que, comme dit ſaint Auguſtin, *Non in ſenſu peccatum, ſed in conſenſu* : Le peché n'eſt pas dans le ſentiment, mais dans le conſentement, & ſi les

mouuemens de la ſenſualité ne ſont point criminels dans vn homme qui dort, ils le ſont bien moins dãs le corps d'vn homme qui les reprime & qui les eſtouffe : mais il faut aduoüer que cette loy des membres, c'eſt vne grande diſpoſition au peché ; elle eſt comme le grain qui n'eſt pas la plante, mais qui en produit aiſément vne ſemblable à celle dont il eſt ſorty, ſi on le ſeme. De meſme la concupiſcence, qui eſt le fruict & la ſemence du peché, n'eſt pas peché, mais elle le produit aiſément ſi on la flatte, & ſi on la traite doucement ; parce qu'elle attire

la volonté par sa douceur trompeuse, & par apres se prostituë à cette débauchée; & de cét adultere infame, naist ce monstrueux bastard, qui est l'horreur de la nature, ie veux dire le peché.

C'est pour cela que tous les Saints ont toûjours pris beaucoup de soin de mortifier leurs inclinations naturelles, de les reformer, & de les soumettre à la loy de l'esprit. Et c'est enquoy nostre Sainte a fortement trauaillé; comme elle estoit fille de l'humble IESVS-CHRIST, elle s'employoit courageusement à vaincre & affoiblir les sentimens d'vne nature

orgueilleuſe, qui ne meurent qu'auec nous. La priere eſt vn moyen puiſſant & excellent pour abattre la ſuperbe, & pour humilier le corps & l'eſprit. C'eſt pourquoy quād ſon mary eſtoit hors de la maiſon, elle ſe releuoit la nuit pour pleurer à genoux, iuſques-là que ſes enfans & ſes domeſtiques ont quelquesfois remarqué la place où elle faiſoit ſes prieres, toute trempée de ſes larmes. Elle en vint iuſqu'à ce point, qu'elle ne regardoit plus les creatures qu'en Dieu, & Dieu en elles, & n'auoit en veuë que le deſtachement de toutes choſes, de chaſtier

ſon corps, & le reduire ſous la ſeruitude de l'eſprit. Comme elle eſtoit d'vn temperament fort delicat, elle deuint fort foible & attenuée, ce qui obligea ſon mary de prier vn tres-vertueux & tres-ſçauant Preſtre de la Miſſion qui la conduiſoit, & auquel elle auoit vne entiere confiance de moderer ſes auſterités. Il luy en parla, & la trouua tres-obeïſſante, s'apperceuant bien que ce conſeil venoit de la part de ſon mary, dont elle reſpectoit les volontés comme les loix de ſon Seigneur. Neantmoins elle ne laiſſoit pas en cachette de ſe flageller, &

d'affliger ſon corps en toutes façons. Cela mit le mary en peine, & pour ſçauoir comme il ſe deuoit comporter en cette rencontre, & à quoy ſa conſcience l'obligeoit; il en écriuit à Paris à Monſieur du Chevreüil ſon frere. Le nom de ce rare homme eſtoit connu de toute l'Europe, non moins par ſa pieté ferme & vigoureuſe, que par ſa grande ſuffiſance en toutes ſortes de ſciences. Ie puis rendre vn témoignage ſingulier de ſa vertu, à cauſe que i'eſtois eſtroittement lié auec luy, non ſeulement par le ſang, mais encore par mil nœuds

d'vne

d'vne ſincere amitié. Cét illuſtre & ſçauant perſonnage, luy écriuit ſuccintement à ſon ordinaire ; que la deuotion eſtoit le ſel & le preſeruatif de la corruption du ſexe, qu'il valloit mieux la voir penitente, que molle & voluptueuſe : que ſi elle eſtoit foible en apparence, Dieu auoit des graces inconnuës aux hommes, par leſquelles il fortifioit miſericordieuſement leur foibleſſe; que l'on auoit veu de ieunes enfans ſouffrir conſtamment le martyre; que n'eſtãt pas nourrice, & n'ayant point eu d'enfans depuis long-temps, il ne falloit point

craindre que ſes mortifica-
tions luy abregeaſſent la vie
Si pourtant il voyoit qu'elle
en fuſt malade, & que cela
luy fiſt abandonner les obli-
gations domeſtiques, qu'il
eſtoit d'aduis qu'on la mode-
raſt, ſinon qu'il la falloit laiſ-
ſer aller à l'eſprit de Dieu
qui la conduiſoit ; qu'il l'a-
uoit reconnuë en ſon voya-
ge ; tres-ſage, modeſte &
pieuſe, & d'vne rare con-
duite en ſa famille, & qu'en
fin il penſoit qu'il la falloit
laiſſer marcher ſon train or-
dinaire.

Apres l'aduis d'vn homme
ſi éclairé, il la laiſſa en ſon
entiere liberté. Cependant

ſon Confeſſeur luy voulut retrancher vne partie de ſes auſteritez & de ſes ieûnes, mais elle le pria de ne luy oſter pas de deſſus les eſpaules la Croix de ſon Maiſtre. Elle l'obtint à cauſe qu'elle ſe portoit aſſez bien. Depuis ce temps-là, elle ne ceſſa de ſe mortifier iuſqu'à la mort; elle ieuſnoit tous les Vendredis & Samedis de l'année, outre les iours ordonnés par l'Egliſe, toutes les veilles des Feſtes de la ſainte Vierge, du ſaint Sacrement & autres. Elle ne mangeoit iamais rien de delicat, & rarement autre choſe que du pain, ne beuuoit ny vin, ny

ſidre ; elle portoit vne rud
haire plus de la moitié d
l'année, que ſon mary eſtoi
abſent du logis; elle ſe foüet
toit rigoureuſemẽt auec vn
diſcipline pleine de nœuds
elle parloit ſouuent de l
paſſion du Sauueur, & diſoi
que celuy-là perd ſon am
qui l'aime trop. Elle en euſ
bien fait dauantage, ſi c
n'euſt eſté qu'elle voyoit qu
ſes Directeurs, leſquels ell
reueroit comme les Ange
de Dieu, ne le trouuoien
pas à propos, & que cela at
triſtoit ſon mary, qui crai
gnoit que ſes mortification
n'alteraſſent ſa ſanté.

Elle auoit eu toute ſa vi

n amour ſingulier pour la
haſteté, & de tres-ardens
leſirs pour la vie religieuſe.
Elle ſçauoit bien que celuy-
à eſt le plus parfait, qui ap-
roche le plus des perfectiõs
liuines, & que Dieu eſt vn
Eſprit pur, beny & ſeruy par
les Anges purs, que ſon Fils
voulu naiſtre d'vne Vierge
oure, & qu'il n'entrera rien
lans le Ciel qui ne ſoit pur:
'eſt pourquoy elle ne pou-
roit ſouffrir aucune choſe
qui choquaſt le moins du
monde la pureté. C'eſtoit
uy percer le cœur que de
rononcer des paroles licen-
ieuſes en ſa preſence, ou des
nots à deux ententes, qui

font couler insensiblement le peché, comme vn secret poison dans l'ame. Les dances, les baisers, les attouchemens, les regards, les habits de luxe & de vanité passoient dans son esprit pour des crimes. Elle souhaitta ardemment de pouuoir viure dans la continence auec son mary, & luy en écriuit vne lettre lors qu'il estoit à Paris, que i'ay bien voulu coucher icy tout au long, afin que le Lecteur apprenne par elle mesme, combien elle auoit d'amour pour la pureté de l'ame & d'auersion pour les plaisirs du corps.

MON TRES-CHER MARY,

Voſtre lettre m'a fait ouuerture, & m'a donné occaſion de vous declarer vn preſſant deſir qui me vient, comme ie penſe, de la part de Dieu, dont i'ay conferé auec mon Pere Confeſſeur, & que i'auois eu bien des fois deſſein de vous communiquer. C'eſt qu'ayant conſacré à Dieu mon ame, il ne me reſte plus que ce chetif

corps dont ie n'ay pouuoir de disposer que par vostre permission ; ie vous supplie que par vostre consentement, ie le puisse aussi dedier le reste de mes iours au seruice de mon Dieu, dans vne perpetuelle continence. C'est peu de chose pour presenter à cette suprême Majesté, qu'vn cloaque d'ordures & de saletés. Mais puisque sa bonté regarde la pureté de la chair, comme vne chose qui luy est agreable, souffrés que ie luy sacrifie la mienne. Il me sem-

ble qu'il me tend les bras de
ſa miſericorde, & me conuie
à renoncer à tous les plaiſirs
du corps: c'eſt pourquoy trou-
vés bon, s'il vous plaiſt, que
le iour de la Purification de
la tres-ſainte Vierge, aprés
vne Confeſſion generale, &
aprés auoir demandé à Dieu
pardon de nos pechés, nous
luy faſſions vœu de viure le
reſte de nos iours dans vne
entiere pureté de corps &
d'eſprit. Nous prierons la
ſainte Vierge, la plus pure
des creatures, de nous offrir

à luy, comme cette paire de simples Colombes qu'elle luy presenta dans son saint Temple. Si vous m'accordés ma priere, donnés-moy vn petit mot par écrit de vostre consentement, & moy ie vous en feray vn sur le mesme modelle que Dieu vous inspirera; i'espere que sa misericorde nous confirmera dans ce dessein. Vostre lettre m'a donné quelque esperance d'obtenir vostre consentement. Imitons l'exemple de feu vostre bien-heureuse mere, si conti-

rente & ſi pure dans vn ſi
long veuuage. Ie prie Dieu
qu'il vous conſerue en bonne
ſanté. Croyés, s'il vous plaiſt,
que ie ſeray eternellement,

Monſieur mon cher mary,

Voſtre tres-humble,
& tres-obeïſſante
femme & ſeruante,
EL. RANQVET.

SA CHARITE'.

SAINT AVGVSTIN m'apprend, qu'il ne faudroit point d'autres raisons, pour persuader aux hommes la misericorde, que l'exemple de leur Dieu, dont la bonté est continuellement employée à pouruoir à leurs besoins. Il leur donne tous les biens qu'ils possedent. Il esclaire leurs yeux de son Soleil, & nourrit leurs corps des viandes de la terre, & leurs ames de sa parole & de sa grace diuine. S'il est miseri-

cordieux enuers nous, n'eſt-il pas raiſonnable que nous le ſoyons enuers les autres, que nous verſions vne partie de noſtre abondance dans le ſein des neceſſiteux, & que nous rempliſſions leur vuide de noſtre plenitude ? Salomon fit deux portes de bois d'oliuier à l'entrée de l'Oracle dans ſon Temple ; pour nous apprendre que la miſericorde ſignifiée par l'oliue, a deux branches ou deux parties. La premiere, qui nous fait ſubuenir aux neceſſitez ſpirituelles de nos freres ; & la ſeconde, qui nous fait compatir à leur miſere corporelle.

Or il faut demeurer d'accord, que la Sainte dont nous escriuons la vie, a religieusement pratiqué l'vne & l'autre, ayant appris de S. Paul, que c'est par ce double secours, & par ce commerce charitable, que nous accomplissons la loy de IESVS-CHRIST, qu'il faut toûjours auoir deuant les yeux le salut de nos freres, & qu'il faut s'opposer courageusement à leurs vices. Voila pourquoy elle pleuroit souuent les pechés d'autruy, imitant son adorable Maistre, qui jetta plusieurs fois des larmes sur l'aueuglemẽt des hommes ; elle prioit

ſouuent, & faiſoit prier pour eux. Et certainement on a des preuues manifeſtes de pluſieurs perſonnes, qu'il n'eſt pas permis de nommer, que Dieu a retirées du vice par ſes prieres. Elle n'oublioit point les inſtructions chreſtiennes, & de rompre le pain de vie autant que ſa ſuffiſance & ſa condition luy permettoient. Elle n'auoit pas moins de ſoin du corps des pauures, que de l'ame des pecheurs. Elle les aſſiſtoit de ſon bien tout autant qu'elle le pouuoit; elle prenoit la peine de peigner elle meſme les orphelins qui demandoient l'aumône à ſa

porte. Elle ſecouroit auec vn ſoin extraordinaire, ſes domeſtiques quand ils eſtoient malades; leur preparoit leurs boüillons elle meſme; les ſeruoit iour & nuit, & leur fourniſſoit toutes les choſes qui leur eſtoient neceſſaires. Elle auoit retiré chez elle vne pauure fille qui n'auoit iamais eu aucune lumiere d'eſprit, qui eſtoit fort ſale; elle luy eſſuyoit tant d'ordures, que le ſeul recit en feroit bondir le cœur; elle la regardoit comme vne ame ſainte, & du nombre des predeſtinés; elle diſoit ſouuent, qu'ayant eſté baptiſée, & eſtant priuée de raiſon dés

ſa

naiſſance, elle ne pouuoit
ffenſer Dieu, & qu'elle oc-
uperoit vn iour vne place
onorable dans le Ciel. Elle
pprit non ſeulement à ſes
lles à lire, à eſcrire, à cou-
re, & tous les autres exer-
ices des filles bien inſtrui-
es; mais encore à pluſieurs
utres pauures filles, quand
lles vouloient la venir voir.
lle eſtoit fort modeſte en
es habits, & diſoit, qu'il va-
oit beaucoup mieux reueſtir
es pauures du Seigneur, que
le couurir vn cadavre d'é-
offes precieuſes. C'eſtoit en
vn mot, vne femme tres-
fidelle à ſon Dieu, vne mere
benigne, vne maiſtreſſe cha-

ritable, vne voiſine ſecourable & remplie de toute ſorte de vertu.

SON HVMILITE'.

I'APPRENDS de l'humble ſaint Auguſtin, que IESVS noſtre adorable Redempteur, s'eſt voulu faire recõnoiſtre des hommes par deux ſignes ſenſibles. Le premier fut vn ſigne de ſa gloire & de ſa majeſté, ce fut l'eſtoille celeſte, qui ſeruit de guide aux Rois, pour les conduire deuant ſa Diuinité, afin d'abaiſſer leur Cou-

tonne à ſes pieds, & luy rendre leurs hommages. Le ſecond fut la Croix, ſigne de ſon abaiſſement & de ſon aneantiſſement. Il n'a pas voulu, dit cét incomparable Maiſtre de la morale chreſtienne, laiſſer à ceux qui portent le caractere de ſes enfans, le ſigne de ſa grandeur & de ſa puiſſance, il le fit auſſitoſt diſparoiſtre, mais il leur a laiſſé celuy de ſon mépris & de ſon humilité. Il a voulu qu'il fuſt placé ſur les Autels, mis ſur le frontiſpice des Temples, planté dans les ruës, & imprimé ſur le front des fidelles, afin qu'ils appriſſent continuel-

lement, que pour eſtre ſes enfans il faut qu'ils ſoient humiliés comme luy. C'eſt pour cela que tous les Saints ont eſté enfoüis & enterrés dans leur fumier, ont deploré leurs défauts, ont ignoré leurs perfections, & ont eſté profondément abaiſſez deuant celuy qui les eſleue.

Cette vertu chreſtienne commune à tous les Saints & Saintes, ſemble auoir eſté tres-particuliere en celle-cy. Comme la Croix nous aduertit qu'il ſe faut humilier, elle auoit vn ſingulier amour pour elle, la baiſoit tendrement, la ſalüoit humblement, s'en entretenoit auec

laiſir, en portoit toûjours
image ſur elle, & la grauoit
ouuent ſur ſon front, pour
appeller ſouuent à ſa me-
noire, qu'on la luy auoit im-
rimée dans ſon Bapteſme
ur cette partie la plus emi-
ente du corps, afin de luy
pprendre par cette marque
le la milice Chreſtienne, à
e rougir iamais de la croix
& des mépris du monde. El-
è la grauoit pareillement à
ous momens ſur ſa poitrine,
qui eſt le ſiege du cœur; par-
ce que dans ſon Bapteſme on
la luy auoit auſſi imprimée
ſur cette autre partie du
corps, pour luy apprendre
qu'elle eſtoit obligée de l'ai-

mer, & de la rechercher
Elle diſoit d'ordinaire qu'on
ne s'auançoit dans l'amou
diuin, qu'autant qu'on ſe
haïſſoit ſoy-meſme, & qu'on
chargeoit la croix ſur ſes eſ
paules; qu'elle fortifioit con
tre les tentations, que c'é
toit vn port aſſeuré contre
les orages du monde. Elle
s'entretenoit volontiers des
Martyrs qui l'auoient por
tée, pleuroit quelquefois
pour reparer le mépris & les
outrages que le Seigneur
auoit receuës des hommes
ſur ce bois; Sur tout depuis
le Dimanche de la Paſſion
iuſqu'au Dimanche de Paſ
ques, conſiderant les triſtes

eremonies par leſquelles
Egliſe exprime le regret
ue luy cauſe le ſouuenir de
a mort de ſon Eſpoux : Elle
onceuoit tant de triſteſſe,
u'il ſembloit qu'elle deuſt
nourir de compaſſion : elle
ie mangeoit preſque point
lurant ce temps-là, & prioit
our & nuit, ſe couchoit à
lemy veſtuë, afin que ſon
corps meſme ne fuſt pas
exempt de croix.

Cette mortification de
corps & d'eſprit la rendoit
ſi modeſte, & luy donnoit de
ſi humbles ſentimens d'elle-
meſme, qu'elle ne pouuoit
ſouffrir qu'on diſt la moin-
dre choſe à ſon auantage.

Vne parole de loüange luy faiſoit monter la rougeur au viſage, & elle s'en defendoit de telle ſorte, qu'il eſtoit aiſé de voir, que la vanité eſtoit ſa plus mortelle ennemie : elle tâchoit de faire perdre la bonne opinion qu'on auoit de ſa vertu, trouuant toûjours quelque innocent artifice, pour s'abbaiſſer quand on la vouloit eſleuer. Elle n'eſtoit pas du nombre de ceux qui portent leur ſuperbe iuſqu'aux pieds du Sanctuaire, qui ne peuuent ſouffrir que d'autres les precedent meſme dans le lieu Saint, qui ſont d'autant plus eſloignés de Dieu, qu'ils

ſont

ſont plus proches de l'Au-
tel, comme dit le Prophete.
Au contraire, elle vouloit
toûjours marcher la derniere dans le Temple du Seigneur, &, comme le Publicain, elle adoroit Dieu de la porte, s'eſtimant indigne d'approcher des Saints Autels. Elle ne leuoit preſque point les yeux vers le Ciel, tant elle auoit de honte de ſes fautes, quoy que legeres. En vn mot, elle eſtoit humble en toute la diſpoſition de ſon corps, modeſte en ſes yeux, & en ſes paroles, ſeuere à tous ſes membres, & penitente en la reconnoiſſance continuelle de ſes fautes.

Auſſi tous les Chreſtiens qu
ont tant ſoit peu de ſenti
ment pour les choſes ſain
tes, ſont obligés d'aſſiſter à
l'Egliſe dans vn tres-grand
reſpect, ils doiuent y eſtre
recueillis en tous leurs ſens
& y paroiſtre en poſture de
ſupplians & de miſerables
qui demandent grace, & dire
auec Manaſſés, *Seigneur, ie*
ne ſuis pas digne de regarder la
grandeur du Ciel où vous habi-
tés, à cauſe de la grandeur de
mes pechés; afin de fléchir la
Iuſtice de Dieu, & ſe la ren-
dre fauorable, & obtenir de
ſa miſericorde le renouuelle-
ment de leurs vies.

L'amour qu'elle auoit pour

l'humilité, la rendoit fort ſe-
ſiere aux ſuperbes. Vn ſaint
& penitent Hermite qui de-
meure dans ſon voiſinage,
qui vit dans le deſert auec la
meſme pureté que les an-
ciens Anachorettes de la
Thebaïde, que ceux du païs
nomment frere Iaques, auec
lequel elle conſultoit ſou-
uent de la conduite de ſon
ame, raconte qu'elle luy fit
vn iour à peu prés ce diſcours
tout diuin; Que c'eſtoit vne
choſe eſtonnante, de voir
que tous les hommes abhor-
rent la ſuperbe, & que tous
loüent l'humilité, & neant-
moins que leur aueuglement
ſoit ſi prodigieux, qu'ils ai-

ment dans eux-meſmes, ce qu'ils deteſtent dans les autres. Tous aiment l'humilité dans les autres, perſonne ne la veut pour ſoy. De ſorte que c'eſt vne choſe digne d'eſtonnement, & de pitié tout enſemble, que le vice le plus haï ſoit le plus commun, & la vertu la plus eſtimée, ſoit la plus rare ; tous blâment la ſuperbe (diſoit-elle) & tous la ſuiuent ; tous loüent l'humilité, & tous la fuyent ; enquoy par vn ſecret iugement de Dieu, nous preuenons l'Arreſt de noſtre condamnation, blâmant par raiſon le mal que nous ſuiuons, & loüant le bien que

nous fuyons : *Ex ore tuo condamnaberis*, Vous ſerés condamnez par voſtre bouche. C'eſt pourquoy elle auoit tant d'auerſion du commerce & de la façon de faire ordinaire des hommes, qui tirent vanité de toutes choſes, & nommoit ſouuent l'humilité, la vertu de Dieu & des Eleus, la premiere & l'vnique vertu des Chreſtiens, qui les abbaiſſe dans la terre pour les éleuer au Ciel.

SON OBEISSANCE

L'OBEISSANCE eſt vne des plus importantes vertus du Chriſtianiſme, & qui contribuë dauantage à nous deſpoüiller du vieil homme, pour nous reueſtir du nouueau : Car comme le ſauuageon perd ſes feüilles & ſes fruits, & prend la nature des greffes du bon arbre que le Iardinier a enté ſur ſon tronc; de meſme l'inferieur perd ſa nature ſauuage, & n'opere plus ſelon ſes propres mouuemẽs, lors que

le ſuperieur a planté ſa volonté dans ſon ame, & le fait agir par ſa direction. C'eſt pourquoy le Seigneur prefere l'obeïſſance au ſacrifice, parce que dans le ſacrifice on offre à Dieu la chair des animaux, & par l'obeïſſance on luy immole ſa propre volonté. Or il eſt certain que celuy qui eſt humble, eſt auſſi obeïſſant ; car l'obeïſſance dépend de l'humilité, comme la lumiere dépend du Soleil, les plantes & les herbes de la lumiere. C'eſt pourquoy vous ayant fait voir ſon extreme humilité, il s'enſuit neceſſairement qu'elle a eſté tres-obeïſſante. Encore qu'il

ſemblaſt qu'elle n'eût à obeïr qu'à ſon mary, elle ſe faiſoit neantmoins autant de ſuperieurs, qu'il y auoit de ſeruiteurs & d'enfans dans la maiſon, qu'il y auoit de perſonnes dans ſon voiſinage, & de gens auec qui elle auoit à conferer & conuerſer. Elle ne pouuoit ſe reſoudre à agir ſelon ſes inclinations, & elle diſoit quelquefois au ſaint Hermite ſon fidelle conſeiller, qu'elle s'eſtonnoit comme ceux qui font tout ce qu'ils veulent, ne meurent point de déplaiſir, puiſque l'vnique ſatisfactiõ du Chrétien doit eſtre fondée dans l'obeïſſance. Auſſi elle ſe ſou-

mettoit auec autant de reſpect à tous les ordres de ſes Paſteurs, Confeſſeurs & Directeurs, que ſi Dieu meſme luy euſt impoſé les meſmes loix par ſa propre bouche. Iamais meſme elle n'apporta la moindre reſiſtance à ce que les Medecins luy ordonnerent durant ſa maladie; les potions les plus ameres luy paroiſſoient douces, les douleurs les plus cuiſantes qui tourmentoient ſon corps, donnoient de la ioye à ſon eſprit; les ſections, les ventouſes, & les autres remedes aigres & piquans, ne la troubloient en aucune façon; C'eſt, diſoit-elle, la volonté

de Dieu qu'on ſubiſſe auec vne obeïſſance reſpectueuſe, tout ce qu'il deſire de nous. Ie ſuis la ſeruante du Seigneur, que ſa volonté ſoit accomplie en moy.

Ie n'aurois iamais fait, ſi ie voulois faire le portrait de toutes ſes autres vertus, de ſa manſuetude qui eſtoit ſi grande, qu'on peut aſſeurer qu'on ne remarqua iamais en elle aucun mouuement de colere ; de ſa retenuë à parler, qui eſtoit telle, que ſi les paroles oyſeuſes ſont, ſelon ſaint Hierôme, celles qui ne ſont vtiles, ny à celuy qui les dit, ny à celuy qui les eſcoute, on peut pronon-

cer hardiment qu'elle n'en aura point de compte à rendre deuant Dieu. Car iamais on n'oüit ſortir parole de ſa bouche, qui ne fuſt à l'honneur de Dieu, & à l'edification du prochain. Il faudroit vn Volume entier pour comprendre ſa deuotion enuers la ſainte Vierge, les prieres qu'elle faiſoit à ſon Ange Gardien; l'honneur qu'elle portoit à tous les Saints, le reſpect qu'elle auoit pour les moindres myſteres, ſon amour pour tous les hommes, les prieres qu'elle faiſoit pour ſes ennemis, quoy qu'elle n'en connuſt point; parce que faiſant du bien à

tout le monde, il y a grande apparence qu'elle n'en auoit point du tout. Enfin eſtant remplie de vertus & de bonnes œuures, Dieu voulut qu'elle acheuaſt ſa courſe, & la retira de cette vie pour la faire ioüir de la recompenſe des Eleus.

SA MALADIE, & sa mort.

IL y a grande apparence que les peines qu'elle prit à secourir ses deux filles dans vne longue & contagieuse maladie, auec le ieûne du Carême qu'elle obseruoit tres-exactement, luy causerēt la maladie dont elle mourut. Elle fut reduite dans le lict le Vendredy de la semaine de la Passion. Son mary n'oublia aucun soin pour la secourir promptement. Elle le pria le Dimanche des Rameaux

ſuiuant, qu'il luy permiſt d'aller adorer la ſainte Croix; mais ne l'ayant point trouué à propos, *Il eſt vray*, dit-elle, *que ie ne ſuis pas digne de porter la palme, cét honneur n'appartient qu'aux victorieux du peché*. Vn ſaint Eccleſiaſtique qu'elle auoit auprés d'elle, luy ayant voulu donner quelque conſolation dans les douleurs cuiſantes qui la preſſoient : Toutes les choſes d'obligation (dit-elle) ne me font point de peine. Cependant on ne put empeſcher pluſieurs pauures qu'elle auoit aſſiſtés, d'entrer aſſés bruſquement dans ſa chambre. Elle les embraſſa fort

tendrement, ſe recommanda à leurs prieres, & les exhorta à benir Dieu dans leur pauureté, puiſque leur Maiſtre auoit eſté pauure.

Comme elle s'aperçoit que ſon mary enuoye de toutes parts chercher des Medecins, elle prie qu'on luy faſſe venir Monſieur ſon Curé, & dit qu'il falloit purger l'ame auant le corps, & auoir recours à Dieu premier qu'à la nature, parce que le peché eſt vne eſpée au cœur, vn ſerpent dans le ſein, vn poiſon dans l'eſtomac, vn larron dans la maiſon ; il bleſſe la nature, il mord la conſcience, & eſteint la chaleur de

l'amour diuin, & enleue enfin le threſor de l'ame. C'eſt en effet vne dangereuſe maxime, & vne couſtume bien deplorable parmy les Chrétiens, d'appeller le Medecin corporel auant le ſpirituel. C'eſt vne pratique bien contraire à la façon de viure des Saints, c'eſt vouloir purifier des ruiſſeaux infectés, tandis que la ſource demeure toûjours corrompuë & empoiſonnée. Qui ne ſçait que le peché eſt la cauſe des maladies? Les Payens meſmes n'ont-ils pas reconnu qu'il falloit que l'hõme euſt commis quelque crime enorme, pour eſtre ſujet à tant de foi-

bleſſes

bleſſes & d'infirmitez ? Mais apres le témoignage que le ſaint Eſprit nous en rend dans l'Eſcriture par la bouche des Apoſtres, ce ſeroit impieté que d'en douter; C'eſt pourquoy c'eſt agir contre la vertu, & la raiſon meſme, que de s'amuſer à rogner les ongles, & couper les cheueux, pendant que la gangrene gaigne le cœur : à penſer de legers accidens pendant que la fiévre deuore les entrailles. Il faut mettre la main au mal principal; c'eſt en vain qu'on coupe vne branche morte, qu'on fume vn arbre dont la racine eſt pourrie : la maladie

de l'ame tuë, celle du corps ne fait que bleſſer; la maladie de l'ame mene aux Enfers, & celle du corps ſeulement au Tombeau. C'eſt pourquoy ceux qui ſe mettent plus en peine d'appeller le Medecin du corps, que celuy de l'ame, pechent contre la nature, qui nous ordonne d'auoir plus de ſoin de la plus noble partie, & de preferer l'ame au corps; ils pechent contre la Iuſtice, qui veut qu'on rende à vn chacun ce qui luy appartient, le premier ſoin à l'ame, & le ſecond au corps; ils pechent contre la charité, qui les oblige d'aimer plus leurs

ames que leurs corps ; ils n'écoutent point la voix du ſaint Eſprit, qui leur ordonne par la bouche d'vn Apoſtre, d'appeller le Preſtre au temps de l'infirmité. Celuy en effet, qui n'a recours qu'aux remedes naturels quand il eſt malade, fait bien voir qu'il n'a pour Dieu que la nature qu'il inuoque, & à laquelle il ſe voüe, ſans conſiderer que les medicamens tirent toute leur vertu, & toute leur force, du Maiſtre de la nature, comme dit le Sage, *à Deo omnis medela*. Aza Roy de Iuda perdit la vie pour en auoir voulu vſer de la ſorte. *Ægrotauit, nec in infirmitate*

sua quæsiuit Dominum, sed magis in medicorum arte confisus est, & mortuus est : Il fut malade, & dans son infirmité il n'eut point recours à Dieu, mais aux Medecins, & il fut frapé de mort. Il faut donc faire quatre choses auant que d'appeller le Medecin, selon le conseil du plus sage des hommes ; Il faut prier Dieu qu'il nous gueriſſe, s'il le iuge expedient pour nostre salut ; il faut former de saints propos de ne le plus offenser ; faire penitence de nos pechez, & luy offrir des sacrifices. Apres cela *da locum medico,* mettés-vous entre les mains du Medecin.

C'eſt ce que noſtre Sainte pratiqua tres-deuotement. Elle addreſſa ſes prieres à Dieu, elle pleura ſes offences, elle renouuela les vœux de ſon Bapteſme, elle fit offrir le ſaint ſacrifice pour le ſalut de ſon ame, elle receut l'adorable Sacrement par les mains de ſon Paſteur, & repeta ſouuent ce verſet de Dauid : *Mon ame, pourquoy la triſteſſe vous ronge-elle iour & nuit? Eſperés en voſtre Dieu, c'eſt de luy ſeul que i'attend ma deliurance, c'eſt de luy ſeul que i'eſpere mon ſecours* : Et en ſuitte elle s'abandonna aux Medecins. Le Vendredy Saint, iour des ſouffrances du Sei-

gneur, elle voulut receuoir
l'Extreme-Onction, afin que
par la veuë des croix qu'on
imprime ſur les membres en
cette extremité, & par le
regard de celle qu'on laiſſe
au malade plantée vis à vis
de ſes yeux, elle participaſt
aux douleurs de ſon Maiſtre
& accompliſt par ſa penitence
ce qui manquoit à ſa Paſſion, pour parler le langage de l'Apoſtre. Elle l'adora
aprés auoir receu ce Sacrement, & la fit adorer à tous
ceux qui eſtoient preſens.
En ſuitte elle donna ſa benediction à ſes filles, & fit
écrire vne lettre à ſon fils
qu'elle ſigna de ſa main, pa

laquelle elle luy commande *d'aimer & craindre Dieu sur toutes choses, de garder ses Commandemens, d'obeïr ponctuellement à son pere, de conseruer l'amour & l'vnion auec ses sœurs; si Dieu l'appelloit au mariage, d'y viure dans la chasteté conjugale; s'il auoit vn iour des enfans, de leur donner sa benediction dés leur naissance, de les nourrir en l'amour & en la crainte du Seigneur.* Elle luy ordonne en outre, *de fuïr les mauuaises compagnies, & de ne perdre point de temps, & que c'estoit sa derniere volonté.*

Le Samedy voyant son mary fort affligé, elle l'employa tout entier à trouuer

quelque voye de le consoler. Elle luy tint des discours qui font bien voir que l'ame fait de merueilleux efforts, quand elle est preste de sortir de la prison du corps, & que plus elle s'éloigne des tenebres de la chair, & s'approche de la lumiere celeste, plus elle est éclairée. Elle le pria de se souuenir que Dieu auoit fait le mariage du corps auec l'ame, & de l'homme auec la femme; que l'ame ne deuoit iamais quitter le corps, & que l'homme ne deuoit iamais quitter sa femme: mais que le peché auoit destruit l'vn & l'autre, que ce cruel supplice qui destruit

ieſtruit la vie, auoit diuiſé
e que Dieu auoit conjoint,
& qu'il ſe deuoit conſoler
lans cette neceſſité qui eſt
mpoſée au mary & à la fem-
ne, de ſe ſeparer l'vn de l'au-
re; qu'il rappellaſt en ſa me-
moire qu'ils auoient fait mil-
le fois vœu enſemble de ſe
conformer à la volonté de
Dieu, & d'adorer par vne
reſpectueuſe obeïſſance, les
decrets de ſa Prouidence, &
ſes ſacrés deſſeins ſur eux,
qu'elle le prioit de ſe laiſ-
ſer aller doucement à des
ordres ſi adorables; qu'il ſe
ſouuint que le texte Sacré
nous apprend, que la vie de
l'homme eſt comme vn tor-

rent qui fait beaucoup d
bruit, & qui roule ſes flot
en furie, mais qui eſt bien
toſt tary ; qu'elle eſt comm
vne fleur qui paroiſt au ma
tin verdoyante dans la prai
rie, & qui au ſoir eſt fanné
& fleſtrie ; que c'eſt vne pa
role qui naiſt & meurt e
l'air preſque en meſme mo
ment ; que c'eſt vne toill
d'araignée, qui ſe file aue
peine, & qui ſe rompt ſan
effort ; que c'eſtoit la condi-
tion de la vie quelque joy
qui l'accompagnaſt, quelqu
ſocieté qu'elle rencontraſ
dans ſon pelerinage, qu'il
faut enfin laiſſer le mon-
de où nous naiſſons pour vi-

ure, & viuons pour mourir.

Elle le pria en ſuitte d'enuoyer à Conſtance, prier vn ſçauant Preſtre de la Miſſion nommé Monſieur Iourdain, de luy venir aider à paſſer ce dernier moment, mais en effet, c'eſtoit afin qu'il euſt vn tel homme pour le conſoler apres ſon deceds, qui eſtoit fort proche. Cét homme tout brûlant de zele pour le ſalut des ames, vint toute la nuit, & arriua le iour meſme de Paſques. Il auoit eſté long-temps ſon Directeur, c'eſt pourquoy elle fut rauie de le voir, & le regarda comme l'Ange du Seigneur.

Elle le pria d'auoir soin de son mary, & de le resoudre à porter patiemment leur separation, puis luy mist son ame entre les mains pour la remettre entre celles de son Auteur. Cét homme tout à Dieu & plein de charité, la recommanda particulierement à la sainte Vierge, dont elle le remercia humblement. Le Lundy matin elle pria vn vertueux Prestre qui celebroit sa premiere Messe, de se souuenir d'elle dans le tres-saint Sacrifice, & d'offrir son ame à Dieu. Son mary qui la voyoit diminuer peu à peu, luy demanda si elle ne vou-

loit pas qu'on reportaſt ſon corps à Paris, pour eſtre enterré auec ſes parens, elle luy reſpondit, qu'on rendiſt la terre à la terre dont elle eſtoit ſortie, qu'il ſuffiſoit pourueu qu'elle fuſt enterrée dans vn lieu benit; qu'elle le prioit de fuïr la vanité, & les deſpences inutiles qu'on a accouſtumé de faire dans les pompes funebres, & qu'elle luy recommãdoit les pauures, qu'elle ſeroit pourtant bien aiſe d'eſtre enterrée au bas de l'Egliſe vis à vis du ſaint Sacrement, iuſqu'au iour du iugement que Dieu reünira les corps & les ames pour l'eternité.

On dit communément, que telle eſt la vie, telle eſt la fin : C'eſt ce qui eſt bien veritable, & dans la nature, & dans la grace ; les vieillards rentrent dans l'enfance, dans la foibleſſe & dans la ſimplicité, où ils eſtoient dans leur bas âge, de meſme le commencement de la grace a vne merueilleuſe liaiſon auec ſa fin : car la perſeuerance acheue ce que la premiere grace auoit commencé, ſi bien que l'on iuge fort bien de la ſainteté de la mort, par la ſainteté des vertus qui ont precedé. Cecy ſe verifia en la perſõne de cette femme mourante. Elle auoit

veſcu en veritable chreſtienne, elle meurt de meſme; elle regrette de n'auoir pas mieux ſeruy Dieu; elle s'aneantit deuant ſon Iuge, demande pardon du mauuais vſage qu'elle a fait de ſes graces; appelle ſon mary pour luy donner le dernier à dieu, & l'embraſſant, luy dit d'vne voix languiſſante: Mon cher mary, ie prie Dieu qu'il vous conſole, ie vous recommande nos communs enfans. Elle fit entre les mains de Monſieur Iourdain mil actes de foy, d'eſperance & de charité. Enfin, lors que ſon ame fait le dernier effort pour ſe deſtacher de

ſon corps, ſa langue en fait de vains, pour luy fournir des paroles qui exprimaſſent ſes penſées. Elle change pourtant en loüanges de Dieu ce raallement, auec lequel les hommes ont accoûtumé de finir leur vie, & on luy entendoit repeter ces paroles de Dauid. *O l'aggreable nouuelle! nous verrons l'auguſte Palais du Seigneur; nous luy rendrons nos hommages; nous verrons la celeſte Sion, où iamais la paix ne finit, où tout ſuccede aux ſeruiteurs de Dieu; là nous contemplerons ſa gloire, & le benirons à iamais.* Ses yeux eſtoient alors continuellement attachés au Ciel, le

Preſtre luy donne la derniere benediction, & incontinent inclinant doucement la teſte, elle rendit l'eſprit ſans violence, comme vn fruict meur qui tombe de ſoy-meſme.

Chacun commença à loüer Dieu en ſes Saints, ſouhaitta d'eſtre mort & auoir veſcu comme elle. Les pauures s'abiſmerent en regrets, le mary chercha ſa conſolation dans ſes larmes, ſes filles heritieres de ſes verrus, & auſquelles elle auoit laiſſé le tableau de ſa vie pour l'imiter, ſe reſolurent de quitter le monde. Son aynée ne veut point encore

preſentement oüir parler de mariage. Elle ſoûpire inceſſamment apres vne vie penitente, & ne reſpire qu'vn Cloiſtre. Ainſi veſcut, ainſi mourut Damoiſelle ELIZABETH RANQVET. Il ne faut pas nous affliger d'auoir perdu vne perſonne ſi eminente en merites, nous deuons plutoſt rendre graces à Dieu de l'auoir euë, & de ce que nous l'auons encore, puis qu'elle vit en Dieu. Il eſt iuſte que le Ciel ſoit la demeure de celle qui a regardé la vie comme vn paſſage & comme vn pelerinage, qui l'éloignoit de la preſence de ſon Maiſtre, elle le poſſede en-

fin. Dieu veüille que nous le possedions aussi vn iour auec elle.

FIN.

Extrait du Priuilege du Roy.

PAr grace & priuilege du Roy, en datte du *30* Avril 1655. Signé, CONRART. Il eſt permis à Charles Savreux, d'imprimer vn liure intitulé, *La vie de Damoiſelle Ranquet*, & ce durant l'eſpace de ſept ans conſecutifs. Et defenſes ſont faites à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer ledit liure, ny d'en vendre de contrefaits, à peine de cinq cens liures d'amende, & de tous deſpens, dommages & intereſts, comme il eſt plus amplement porté par le meſme Priuilege.

Acheué d'imprimer le 10. *May* 1655.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

#10665

7627513
193 Y.9

Phillips Academy